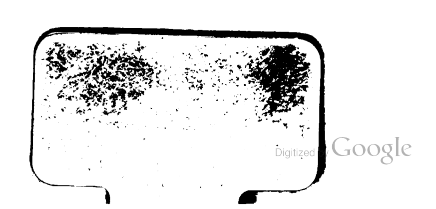



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LA DISPUTE,

COMÉDIE

EN PROSE EN UN ACTE.

LA DISPUTE,

COMÉDIE

EN PROSE EN UN ACTE.

Par M. DE M....

Représentée par les Comédiens François.

Le Prix est de Vingt-quatre sols.



A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLIX.

ACTEURS.

HERMIANNE.

LE PRINCE.

MESROU.

CARISE.

EGLE.

AZOR.

ADINE.

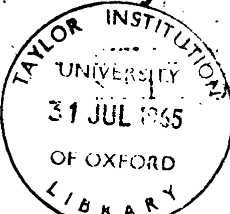
MESRIN.

MESLIS.

DINA.

LA SUITE DU PRINCE.

La Scéne est à la Campagne.





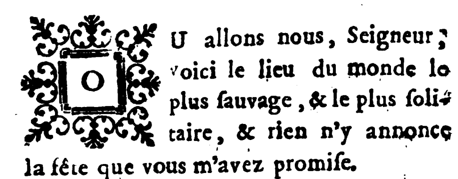
LA DISPUTE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.



U allons nous, Seigneur ; voici le lieu du monde le plus sauvage, & le plus solitaire, & rien n'y annonce la fête que vous m'avez promise.

LE PRINCE, *en riant.*

Tout y est prêt.

HERMIANNE.

Je n'y comprens rien ; qu'est que c'est que cette maison, où vous me

faites entrer, & qui forme un édifice si singulier, que signifie la hauteur prodigieuse des differens murs qui l'environnent : où me menez-vous ?

LE PRINCE.

A un spectacle très-curieux ; vous sçavez la question que nous agitâmes hier au soir. Vous souteniez contre toute ma Cour, que ce n'étoit pas votre sexe, mais le notre, qui avoit le premier donné l'exemple de l'inconstance & de l'infidelité en amour.

HERMIANNE.

Oui, Seigneur, je le soutiens encore. La premiere inconstance ou la premiere infidelité n'a pû commencer que par quelqu'un d'assez hardi pour ne rougir de rien. Oh ! comment veut-on que les femmes avec la pudeur, & la timidité naturelle quelles avoient, & qu'elles ont encore depuis que le monde & sa corruption durent, comment veut-on qu'elles soient tombées les premieres dans des vices de cœur qui demandent autant d'audace, autant de libertinage de sentiment, autant d'effronterie que ceux dont nous parlons cela n'est pas croyable.

LE PRINCE.

Eh ſans doute, Hermianne, je n'y trouve pas plus d'apparence que vous, ce n'eſt pas moi qu'il faut combattre la deſſus, je ſuis de votre ſentiment contre tout le monde, vous le ſçavez.

HERMIANNE.

Oui, vous en êtes par pure galanterie, je l'ai bien remarqué.

LE PRINCE.

i c'eſt par galanterie, je ne m'en doue pas. Il eſt vrai que je vous aime, & que mon extrême envie de vous plaire, peut fort bien me perſuader que vous avez raiſon, mais ce qui eſt de certain, c'eſt qu'elle me le perſuade ſi finement que je ne m'en apperçois pas. Je n'eſtime point le cœur des hommes, & je vous l'abandonne, je le crois ſans comparaiſon plus ſujet à l'inconſtance & à l'infidelité que celui des femmes, je n'en excepte que le mien, à qui même je ne ferois pas cet honneur-là ſi j'en aimois une autre que vous.

HERMIANNE.

Ce diſcours-là ſent bien l'ironie.

LE PRINCE.

J'en ferai donc bien-tôt puni, car je vais vous donner dequoi me confondre ; si je ne pense pas comme vous.

HERMIANNE.

Que voulez-vous dire ?

LE PRINCE.

Oui, c'est la nature elle-même que nous allons interroger, il n'y a qu'elle qui puisse décider la question sans replique, & surement elle prononcera en votre faveur.

HERMIANNE.

Expliquez-vous, je ne vous entends point ?

LE PRINCE.

Pour bien sçavoir si la premiere inconstance où la premiere infidelité est venue d'un homme, comme vous le prétendez, & moi aussi, il faudroit avoir assisté au commencement du monde & de la societé.

HERMIANNE.

Sans doute, mais nous n'y étions pas.

LE PRINCE.

Nous allons y être, oui les hommes & les femmes de ce tems-là, le monde & ses premiers amours vont reparoître à nos

yeux tels qu'ils étoient, ou du moins tels qu'ils ont dûs être, ce ne seront peut-être pas les mêmes avantures, mais ce seront les mêmes caracteres; vous allez voir le même état de cœur, des ames toutes aussi neuves que les premieres, encore plus neuves s'il est possible. *à Carise & à Mesrou.* Carise, & vous Mesrou, partez, & quand il sera tems que nous nous retirions, faites le signal dont nous sommes convenus *à sa Suite.* Et vous qu'on nous laisse.

SCENE II.

HERMIANNE, LE PRINCE.

HERMIANNE.

Vous excitez ma curiosité, je l'avoue.

LE PRINCE.

Voici le fait, il y a dix-huit ou dix-neuf ans que la dispute d'aujourd'hui s'éleva à la Cour de mon pere, s'échauffa beaucoup & dura très-long-tems. Mon pere naturellement assez Philosophe, & qui n'étoit pas de votre sentiment, résolut de sçavoir à quoi s'en tenir, par une épreuve qui ne laissa rien

à désirer. Quatre enfans au berceau, deux de votre sexe & deux du notre furent portez dans la Forêt où il avoit fait bâtir cette maison exprès pour eux, où chacun d'eux fut logé à part, & où actuellement même il occupe un terrein dont il n'est jamais sorti, de sorte qu'ils ne se sont jamais vûs. Ils ne connoissent encore que Messou & sa Sœur qui les ont élevez, qui ont toujours eu soin d'eux, & qui furent choisis de la couleur dont ils sont, afin que leurs éleves en fussent plus étonnez quand ils verroient d'autres hommes, on va donc pour la premiere fois leur laisser la liberté de sortir de leur enceinte & de se connoître; on leur a appris la langue que nous parlons, on peut regarder le commerce qu'ils vont avoir ensemble, comme le premier âge du monde; les premieres amours vont recommencer, nous verrons ce qui en arrivera.

Ici on entend un bruit de Trompettes.

Mais hâtons nous de nous retirer, j'entends le signal qui nous en avertit, nos jeunes gens vont paroître; voici une Gallerie qui régne tout le long de l'édifice, & d'où nous pourrons les voir & les écouter, de

quelque côté qu'ils sortent de chez eux. Partons.

SCENE III.

CARISE, EGLE'.

CARISE.

Venez Eglé, suivez-moi; voici de nouvelles terres que vous n'avez jamais vûës, & que vous pouvez parcourir en sûreté.

EGLE'.

Que vois-je, quelle quantité de nouveaux mondes.

CARISE.

C'est toujours le même, mais vous n'en connoissez pas toute l'étendue.

EGLE'.

Que de pays, que d'habitations, il me semble que je ne suis plus rien dans un si grand espace, cela me fait plaisir & peur. *Elle regarde & s'arrête à un ruisseau.* Qu'est-ce que c'est que cette eau que je vois & qui roule à terre? Je n'ai rien vû de semblabe à cela dans le monde d'où je sors.

CARISE.

Vous avez raiſon, & c'eſt ce qu'on appelle un ruiſſeau.

EGLE, *regardant.*

Ah ! Cariſe, approchez, venez voir, il y a quelque choſe qui habite dans le ruiſſeau qui eſt fait comme une perſonne, & elle paroît auſſi étonnée de moi que je le ſuis d'elle.

CARISE *riant.*

Eh non, c'eſt vous que vous y voyez ; tous les ruiſſeaux font cet effet-là.

EGLE'.

Quoi, c'eſt-là moi c'eſt mon viſage.

CARISE.

Sans doute.

EGLE'.

Mais ſçavez-vous bien que cela eſt très-beau, que cela fait un objet charmant. Quel dommage de ne l'avoir pas ſçu plûtôt.

CARISE.

Il eſt vrai que vous êtes belle.

EGLE'.

Comment belle, admirable ; cette découverte là m'enchante. *Elle ſe regarde encore.* Le ruiſſeau fait toutes mes mines

& toutes me plaisent. Vous devez avoir eu bien du plaisir à me regarder Mesrou & vous. Je passerois ma vie à me contempler; que je vais m'aimer à présent.

CARISE.

Promenez-vous à votre aise, je vous laisse pour rentrer dans votre habitation où j'ai quelque chose à faire.

EGLE'.

Allez, allez, je ne m'ennuierai pas avec le ruisseau.

SCENE IV.

EGLE' *un instant seule*, AZOR *paroît vis-à vis d'elle.*

EGLE *continuant, & se tâtant le visage.*

JE ne me lasse point de moi, *& puis appercevant Azor avec frayeur*, qu'est-ce que c'est que cela, une personne comme moi. . . N'approchez point.

AZOR. *étendant les bras d'admiration & souriant.*

EGLE', *continue.*

La personne rit, on diroit qu'elle m'admire.

AZOR, *fait un pas.*

EGLÉ.

Attendez... Ses regards sont pourtant bien doux... Sçavez-vous parler.

AZOR.

Le plaisir de vous voir m'a d'abord ôté la parole.

EGLÉ, *gayement.*

La personne m'entend, me répond, & si agréablement.

AZOR.

Vous me ravissez.

EGLÉ.

Tant mieux.

AZOR.

Vous m'enchantez.

EGLÉ.

Vous me plaisez aussi.

AZOR.

Pourquoi donc me deffendez-vous d'avancer.

EGLÉ.

Je ne le vous deffends plus de bon cœur.

AZOR.

Je vais donc approcher.

EGLÉ.

J'en ai bien envie. *il avance.* Arrêtez un peu... que je suis émue.

AZOR.

J'obéis, car je suis à vous.

EGLE'.

Elle obéit, venez donc tout à fait, afin d'être à moi de plus près. *il vient.* Ah! la voila! c'est vous, qu'elle est bien faite, en verité, vous êtes aussi belle que moi.

AZOR.

Je meurs de joye d'être auprès de vous, je me donne à vous, je ne sçai pas ce que je sens, je ne sçaurois le dire.

EGLE'.

Hé, c'est tout comme moi.

AZOR.

Je suis heureux, je suis agité.

EGLE'.

Je soupire.

AZOR.

J'ai beau être auprès de vous, je ne vous vois pas encore assez.

EGLE'.

C'est ma pensée, mais on ne peut pas se voir davantage, car nous sommes là.

AZOR.

Mon cœur desire vos mains.

EGLÉ.

Tenez, le mien vous les donne; êtes-vous plus contente.

AZOR.

Oui, mais non pas plus tranquille.

EGLÉ.

C'est ce qui m'arrive, nous nous ressemblons en tout.

AZOR.

Oh quelle différence, tout ce que je suis ne vaut pas vos yeux, ils sont si tendres.

EGLÉ.

Les vôtres si vifs.

AZOR.

Vous êtes si mignone, si délicate.

EGLÉ.

Oui, mais je vous assure qu'il vous sied fort bien de ne l'être pas tant que moi, je ne voudrois pas que vous fussiez autrement, c'est une autre perfection, je ne nie pas la mienne, gardez-moi la vôtre.

AZOR.

Je n'en changerai point, je l'aurai toujours.

EGLÉ.

Ah, ça dites-moi, où étiez-vous quand je ne vous connoissois pas.

AZOR.

Dans un monde à moi où je ne retournerai plus, puisque vous n'en êtes pas, & que je veux toujours avoir vos mains; ni moi ni ma bouche ne sçaurions plus nous passer d'elles.

EGLE'.

Ni mes mains se passer de votre bouche; mais j'entends du bruit, ce sont des personnes de mon monde: de peur de les effrayer cachez-vous derriere les arbres, je vais vous rappeller.

AZOR.

Oui, mais je vous perdrai de vûe.

EGLE.

Non, vous n'avez qu'à regarder dans cette eau qui coule, mon visage y est, vous l'y verrez.

SCENE V.

MESROU, CARISE, EGLE'.

EGLE', *soupirant.*

AH! Je m'ennuye déja de son absence.

CARISE.

Eglé je vous retrouve inquiette, ce me

ſemble, qu'avez-vous ?

MESROU.

Elle a même les yeux plus attendris qu'à l'ordinaire.

EGLE.

C'eſt qu il y a une grande nouvelle ; vous croyez qne nous ne ſommes que trois, je vous avertis que nous ſommes quatre ; j'ai fait l'acquiſition d'un objet qui me tenoit la main tout à l'heure.

CARISE.

Qui vous tenoit la main Eglé, eh que m'avez-vous appellé à votre ſecours.

EGLE.

Du ſecours contre quoi, contre le plaiſir qu'il me faiſoit ; j'étois bien aiſe qu'il me la tint, il me la tenoit par ma permiſſion, il la baiſoit tant qu'il pouvoit, & je ne l'aurai pas plutôt rappellé qu'il la baiſera encore pour mon plaiſir & pour le ſien.

MESROU.

Je ſçai qui c'eſt, je crois même l'avoir entrevu qui ſe retiroit, cet objet s'appelle un homme, c'eſt Azor, nous le connoiſſons.

EGLE'.

C'eft Azor, le joli nom, le cher Azor, le cher homme; il va venir.

CARISE.

Je ne m'étonne point qu'il vous aime & que vous l'aimiez, vous êtes faits l'un pour l'autre.

EGLE'.

Juftement, nous l'avons deviné de de nous même, (*elle l'appelle.*) Azor, mon Azor, venez vîtes, l'homme.

SCENE VI.

CARISE, EGLE', MESROU, AZOR.

AZOR.

EH! c'eft Carife & Mefrou, ce font mes amis.

EGLE', *gayement.*

Ils me l'ont dit, vous êtes fait exprès pour moi, moi faite exprès pour vous, ils me l'apprennent: voila pourquoi nous nous aimons tant, je fuis votre Eglé, vous mon Azor.

MESROU.

L'un est l'homme & l'autre la femme.

AZOR.

Mon Eglé, mon charme, mes delices, & ma femme.

EGLE'.

Tenez, voila ma main, consolez-vous d'avoir été caché. *à Mesrou & à Carise.* Regardez, voila comme il faisoit tantôt, falloit-il appeller à mon secours ?

CARISE.

Mes enfans, je vous l'ai déja dit, votre destination naturelle est d'être charmés, l'un de l'autre.

EGLE', *le tenant par la main.*

Il n'y a rien de si clair.

CARISE.

Mais il y a une chose à observer, si vous voulez vous aimer toujours.

EGLE'.

Oui, je comprens, c'est d'être toujours ensemble.

CARISE.

Au contraire, c'est qu'il faut de tens en tems vous priver du plaisir de vous voir.

EGLE, *étonnée.*

Comment ?

AZOR, *étonné.*

Quoy ?

CARISE.

Oüi, vous dis-je, ſans quoi ce plaiſir diminueroit, & vous deviendroit indifferent.

EGLE', *riant.*

Indifferent, indifferent, mon Azor, ha, ha, ha, ... la plaiſante penſée.

AZOR, *riant.*

Comme elle s'y entend.

MESROU.

N'en riez pas, elle vous donne un très-bon conſeil, ce n'eſt qu'en pratiquant ce qu'elle vous dit là, & qu'en nous ſéparant quelquefois, que nous continuons de nous aimer, Cariſe & moi.

EGLE'.

Vraiment je le crois bien, cela peut vous être bon à vous autres qui êtes tous deux ſi noirs, & qui avez dûs vous enfuir de peur, la premiere fois que vous vous êtes vûs.

AZOR.

Tout ce que vous avez pû faire, c'eſt de vous ſupporter l'un & l'autre.

EGLE'.

Et vous feriez bientôt rebutez de vous

voir ſi vous ne vous quittiez jamais, car vous n'avez rien de beau à vous montrer; moi, qui vous aime, par exemple, quand je ne vous vois pas, je me paſſe de vous, je n'ai pas beſoin de votre préſence, pourquoi? c'eſt que vous ne me charmez pas; au lieu que nous nous charmons Azor & moi, il eſt ſi beau, moi ſi admirable, ſi attrayante que nous nous raviſſons en nous contemplant.

AZOR *prenant la main d'Eglé.*

La ſeule main d'Eglé, voyez vous, ſa main ſeule, je ſouffre quand je ne la tiens pas, & quand je la tiens, je me meurs, ſi je ne la baiſe, & quand je l'ai baiſée, je me meurs encore.

EGLE.

L'homme a raiſon, tout ce qu'il vous dit là je le ſens; voilà pourtant où nous en ſommes, & vous qui parlez de notre plaiſir, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt, nous ne le comprenons pas nous qui le ſentons, il eſt infini.

MESROU.

Nous ne vous propoſons de vous ſéparer que deux ou trois heures ſeulement dans la journée.

EGLE.

Pas d'une minute.

MESROU.

Tampis.

EGLE.

Vous m'impatientez, Mefrou, eft-ce qu'à force de nous voir nous deviendrons laids, cefferons nous d'être charmans.

CARISE.

Non, mais vous cefferez de fentir que vous l'êtes.

EGLE.

Hé, qu'eft-ce qui nous empêchera de le fentir puifque nous le fommes.

AZOR.

Eglé fera toujours Eglé.

EGLE.

Azor toujours Azor.

MESROU.

J'en conviens, mais que fçais-t-on ce qui peut arriver? Suppofons par exemple que je devinffe auffi aimable qu'Azor, que Carife devint auffi belle qu'Eglé,

EGLE.

Qu'eft-ce que cela nous feroit?

CARISE.

Peut-être alors que raffafiez de vous

voir, vous feriez tentez de vous quitter tous deux pour nous aimer.

EGLE'.

Pourquoi tentez. Quitte-t'on ce qu'on aime, eft-ce là raifonner; Azor & moi nous nous aimons, voilà qui eft fini, devenez beaux tant qu'il vous plaira, que nous importe, ce fera votre affaire, la notre eft arrêtée.

AZOR.

Ils n'y comprendront jamais rien faut être nous pour fçavoir ce qui en eft.

MESROU.

Comme vous voudrez.

AZOR.

Mon amitié c'eft ma vie.

EGLE'.

Entendez-vous ce qu'il dit, fa vie, comment me quitteroit-il, il faut bien qu'il vive & moi auffi.

AZOR.

Oui, ma vie, comment eft-il poffible qu'on foit fi belle, qu'on ait de fi beaux regards, une fi belle bouche, & tout fi beau.

EGLE'.

J'aime tant qu'il m'admire.

MESROU.

Il eſt vrai qu'il vous adore.

AZOR.

Ah, que c'eſt bien dit, je l'adore, Meſrou me comprend, je vous adore.

EGLÉ *ſoupirant.*

Adorez donc, mais donnez moi le tems de reſpirer; ah!

CARISE.

Que de tendreſſe! j'en ſuis enchanté moi-même, mais il n'y a qu'un moyen de la conſerver, c'eſt de nous en croire, & ſi vous avez la ſageſſe de vous y déterminer, tenez Eglé, donné ceci à Azor, ce ſera dequoi l'aider a ſüporter votre abſence.

EGLÉ. *prenant un portrait que Cariſe lui donne.*

Comment donc, je me reconnois, c'eſt encore moi, & bien mieux que dans les eaux du ruiſſeau, c'eſt toute ma beauté, c'eſt moi, quel plaiſir de ſe trouver partout, regardez Azor, regardez mes charmes.

AZOR.

Ah! c'eſt Eglé, c'eſt ma chere femme; la voila, ſinon que la véritable eſt encore plus belle, *il baiſe le portrait.*

MESROU.

Dumoins cela la répresente.

AZOR.

Oui cela la fait desirer, *il le baise encore.*

EGLE.

Je n'y trouve qu'un défaut. Quand il le baise, ma copie a tout.

AZOR, *prenant sa main qu'il baise.*

O stons ce défaut là.

EGLE.

Ah ça, j'en veux autant pour m'amuser.

MESROU.

Choisissez de son portrait ou du votre.

EGLE.

Je les retiens tous deux.

MESROU.

Oh, il faut opter, s'il vous plaît, je suis bien aise d'en garder un.

EGLE.

Hé bien en ce cas là je n'ai que faire de vous pour avoir Azor, car j'ai déja son portrait dans mon esprit, ainsi donnez moi le mien, je les aurai tous deux.

CARISE.

Le voila d'une autre maniere. Cela

s'appelle

s'appelle un Miroir, il n'y a qu'à presser cet endroit pour l'ouvrir. Adieu, nous reviendrons vous trouver dans quelque tems, mais de grace songez aux petites abscences.

SCENE VII.

AZOR, EGLE'.

EGLE' *tâchant d'ouvrir la boëte.*

VOyons, je ne sçaurois l'ouvrir, essayez Azor, c'est-là qu'elle a dit de presser.

AZOR *l'ouvre & se regarde.*

Bon, ce n'est que moi je pense, c'est ma mine que le ruisseau d'ici près m'a montrée.

EGLE'.

Ha ha, que je voye donc, eh point du tout cher homme, c'est plus moi que jamais, c'est réellement votre Eglé, la véritable, tenez approchez.

AZOR.

Eh oui c'est vous, attendez donc, c'est nous deux, c'est moitié l'un & moitié l'au-

tre; j'aimerois mieux que ce fut vous toute seule, car je m'empêche de vous voir toute entiere.

EGLE'.

Ah, je suis bien aise d'y voir un peu de vous aussi, vous n'y gâtez rien, avancez encore, tenez vous bien.

AZOR.

Nos visages vont se toucher, voilà qu'ils se touchent, quel bonheur pour le mien, quel ravissement.

EGLE'.

Je vous sens bien, & je le trouve bon.

AZOR.

Si nos bouches s'approchoient. *Il lui prend un baiser.*

EGLE' *en se retournant.*

Oh, vous nous dérangez, à présent je ne vois plus que moi, l'aimable invention qu'un miroir.

AZOR *prenant le miroir d'Eglé.*

Ah! le portrait est aussi une excellente chose. *Il le baise.*

EGLE'.

Carise & Mesrou sont pourtant de bonnes gens.

AZOR.

Ils ne veulent que notre bien, j'allois

vous parler d'eux & de ce conseil qu'ils nous ont donné.

EGLE'.

Sur ces abscences, n'est-ce pas, j'y rêvois aussi.

AZOR.

Oui mon Eglé, leur prédiction me fait quelque peur; je n'aprehende rien de ma part, mais n'allez pas vous ennuyer de moi au moins, je serois desesperé.

EGLE'.

Prenez garde à vous même, ne vous lassez pas de m'adorer, en vérité toutte belle que je suis, votre peur m'effraye aussi.

AZOR.

Ah, merveille, ce n'est pas à vous à trembler ... à quoi rêvez-vous.

EGLE'.

Allons, allons, tout bien examiné, mon parti est pris, donnons-nous du chagrin, séparons nous pour deux heures, j'aime encor mieux votre cœur & son adoration, que votre présence qui m'est pourtant bien douce.

AZOR.

Quoi nous quitter.

EGLE'.

Ah, si vous ne me prenez pas au mot, tout à l'heure, je ne le voudrai plus.

AZOR.

Hélas, le courage me manque.

EGLE'.

Tampis, je vous déclare que le mien se passe.

AZOR *pleurant*.

Adieu Eglé puisqu'il le faut.

EGLE'.

vous pleurez, oh bien restez donc pourvû qu'il n'y ait point de danger.

AZOR.

Mais s'il y en avoit.

EGLE'.

Partez donc.

AZOR.

Je m'enfuis.

SCENE VIII.

EGLE' *seule*.

AH! il n'y est plus, je suis seule, je n'entends plus sa voix, il n'y a plus que le Miroir, *elle s'y regarde*, j'ai eu tort

de renvoyer mon homme, Carise & Mes-trou ne sçavent ce qu'ils disent, *en se regardant*; si je m'étois mieux considerée, Azor ne seroit point parti, pour aimer toujours ce que je vois-là, il n'avoit pas besoin de l'abscence .... Allons, je vais m'asseoir auprès du ruisseau, c'est encore un miroir de plus.

SCENE IX.

EGLE', ADINE *de loin.*

EGLE'.

MAis que vois-je, encore une autre personne.

ADINE.

Ha, ha, qu'est-ce que c'est que ce nouvel objet-ci, *elle avance.*

EGLE'.

Elle me considere avec attention, mais ne m'admire point, ce n'est pas là un Azor. *Elle se regarde dans son Miroir.* C'est encore moins un Eglé.... je crois pourtant qu'elle se compare.

ADINE.

Je ne sçais que penser de cette figure là, je ne sçais ce qui lui manque, elle a quelque chose d'insipide.

EGLE.

Elle est d'une espece qui ne me revient point.

ADINE.

A-t'elle un langage. .. Voyons. .. Etes vous une personne?

EGLE.

Oui assurement, & très-personne.

ADINE.

Eh bien, n'avez-vous rien à me dire.

EGLE.

Non; d'ordinaire on me prévient, c'est à moi qu'on parle.

ADINE.

Mais n'êtes-vous pas charmée de moi.

EGLE.

De vous, c'est moi qui charme les autres.

ADINE.

Quoi vous n'êtes pas bien aise de me voir.

EGLE.

Hélas ni bien aise ni fâchée, qu'est-ce que cela me fait.

ADINE.

Voilà qui est particulier, vous me considerez, je me montre, & vous ne sentez rien, c'est que vous regardez ailleurs; contemplez-moi un peu attentivement, là, comment me trouvez-vous.

EGLÉ.

Mais qu'est-ce que c'est que vous, est-il question de vous. Je vous dis que c'est d'abord moi qu'on voit, moi qu'on informe de ce qu'on pense, voilà comme cela se pratique, & vous voulez que ce soit moi qui vous contemple pendant que je suis présente.

ADINE.

Sans doute c'est à la plus belle à attendre qu'on la remarque & qu'on s'étonne.

EGLÉ.

Eh bien, étonnez-vous donc.

ADINE.

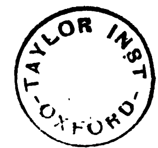
vous ne m'entendez donc pas, on vous dit que c'est à la plus belle à attendre.

EGLÉ.

On vous répond qu'elle attend.

ADINE.

Mais si ce n'est pas moi, où est-elle, je suis pourtant l'admiration des trois autres per-





sonnes qui habitent le monde.

EGLÉ.

Je ne connois pas vos personnes, mais je sçais qu'il y en a trois que je ravis & qui me traitent de merveille.

ADINE.

Et moi je sçais que je suis si belle, si belle que je me charme moi-même toutes les fois que je me regarde, voyez ce que c'est.

EGLÉ.

Que me contez-vous là, je ne me considere jamais que je ne sois enchantée moi qui vous parle.

ADINE.

Enchantée, il est vrai que vous êtes passable, & même assez gentille, je vous rends justice, je ne suis pas comme vous.

EGLÉ *à part.*

Je la battrois de bon cœur avec sa justice.

ADINE.

Mais de croire que vous pouvez entrer en dispute avec moi, c'est se mocquer, il n'y a qu'à voir.

EGLÉ.

Mais c'est aussi en voyant que je vous trouve assez laide.

ADINE.

Bon, c'est que vous me portez envie, & que vous vous empêchez de me trouver belle.

EGLE.

Il n'y a que votre visage qui m'en empêche.

ADINE.

Mon visage, oh, je n'en suis pas en peine car je l'ai vû, allez demander ce qu'il est aux eaux du ruisseau qui coulent, demandez-le à Mesrin qui m'adore.

EGLE.

Les eaux du ruisseau qui se mocquent de vous, m'apprendront qu'il n'y a rien de si beau que moi, & elles me l'ont déja appris; je ne sçais ce que c'est qu'un Mesrin, mais il ne vous regarderoit pas s'il me voyoit, j'ay un Azor qui vaut mieux que lui, un Azor que j'aime, qui est presque aussi admirable que moi & qui dit que je suis sa vie, vous n'êtes la vie de personne vous, & puis j'ai un Miroir qui acheve de me confirmer tout ce que mon Azor & le ruisseau assurent, y a-t'il rien de plus fort.

ADINE *en riant*

Un Miroir ? vous avez aussi un miroir?

eh ? à quoi vous sert-il, à vous regarder ? ha, ha, ha.

EGLE.

Ah, ah, ah.... n'ai-je pas deviné qu'elle me deplairoit.

ADINE *en riant.*

Tenez en voilà un meilleur, venez apprendre à vous connoître & à vous taire.

CARISE *paroist dans l'éloignement.*

EGLE *ironiquement.*

Jettez les yeux sur celui-ci pour y sçavoir votre médiocrité, & la modestie qui vous est convenable avec moi.

ADINE.

Passez votre chemin : dès que vous refusez de prendre du plaisir à me considerer, vous ne m'êtes bonne à rien ; je ne vous parle plus.

Elles ne se regardent plus.

EGLE.

Et moi j'ignore que vous êtes-là. *Elles s'écartent.*

ADINE *à part.*

Quelle folle.

EGLE' *à part.*

Quelle visionnaire, de quel monde cela sort-il ?

SCENE X.

CARISE, EGLE', ADINE.

CARISE.

QUe faites-vous donc-là toutes deux éloignées l'une de l'autre, & sans vous parler.

ADINE *riant.*

C'est une nouvelle figure que j'ai rencontrée & que ma beauté désespere.

EGLE'.

Que diriez-vous de ce fade objet, de cette ridicule espece de personne qui aspire à m'étonner, qui me demande ce que je sens en la voyant, qui veut que j'aye du plaisir à la voir, qui me dit : hé contemplez-moi donc, hé comment me trouvez-

vous, & qui prétend être aussi belle que moi.

ADINE.

Je ne dis pas cela, je dis plus belle, comme cela se voit dans le miroir.

EGLE' *montrant le sien.*

Mais qu'elle se voye donc dans celui-ci, si elle ose.

ADINE.

Je ne lui demande qu'un coup d'œil dans le mien qui est le véritable.

CARISE.

Doucement, ne vous emportez point; profitez plûtôt du hazard qui vous a fait faire connoissance ensemble; unissons-nous tous, devenez compagnes, & joignez l'agrément de vous voir à la douceur d'être toutes deux adorées, Eglé par l'aimable Azor qu'elle chérit, Adine par l'aimable Mesrin qu'elle aime, allons, racommodez vous.

EGLE'.

Qu'elle se défasse donc de sa vision de beauté qui m'ennuye.



ADINE.

Tenez, je sçais le moyen de lui faire entendre raison, je n'ai qu'à lui ôter son Azor dont je ne me soucie pas, mais rien que pour avoir la paix.

EGLE, *fâchée.*

Où est son imbecile Mesrin, malheur à elle si je le rencontre, Adieu, je m'écarte car je ne sçaurois la souffrir.

ADINE.

Ha, ha, ha... mon merite est son aversion.

EGLE'. *se retournant.*

Ha, ha, ha, quelle grimace.

SCENE XI.

ADINE, CARISE.

CARISE.

ALlons laissez la dire.

ADINE.

Vraiment bien entendu, elle me fait pitié.

CARISE.

Sortons d'ici, voilà l'heure de votre leçon

de musique, je ne pourrai pas vous la donner si vous tardez.

ADINE.

Je vous suis, mais j'apperçois Mesrin; je n'ai qu'un mot à lui dire.

CARISE.

Vous venez de le quitter.

ADINE.

Je ne serai qu'un moment en passant.

SCENE XII.

MESRIN, CARISE, ADINE.

ADINE *appelle.*

Mesrin.

MESRIN *accourant.*

Quoi, c'est vous, c'est mon Adine qui est revenue; que j'ai de joye, que j'étois impatient.

ADINE.

Eh non, remetez votre joye, je ne suis pas revenue, je m'en retourne, ce n'est que par hazard que je suis ici.

MESRIN.

Il falloit donc y être avec moi par hazard.

ADINE.

Ecoutés, écoutés, ce qui vient de m'arriver.

CARISE.

Abrégez, car j'ai autre chose à faire.

ADINE.

J'ai fait (*à Mesrin*) je suis belle, n'est-ce pas ?

MESRIN.

Belle, si vous êtes belle.

ADINE.

Il n'hesite pas lui, il dit ce qu'il voit.

MESRIN.

Si vous êtes divine, la Beauté même.

ADINE.

Eh, oüi, je n'en doute pas, & cependant vous, Carise & moi, nous nous trompons, je suis laide.

MESRIN.

Mon Adine.

ADINE.

Elle-même, en vous quittant, j'ai trouvé une nouvelle personne qui est d'un autre monde, & qui au lieu d'être étonnée de moi, d'être transportée comme vous l'êtes, & comme elle devroit l'être, vou-

loit au contraire que je fusse charmée d'elle, & sur le refus que j'en ai fait m'a accusée d'être laide.

MESRIN.

Vous me mettez d'une colere.

ADINE.

Ma soutenu que vous me quitteriez quand vous l'auriez vûë.

CARISE.

C'est qu'elle étoit fâchée.

MESRIN.

Mais, est-ce bien une personne?

ADINE.

Elle dit que oüi, & elle en paroît une, à peu près.

CARISE.

C'en est une aussi.

ADINE.

Elle reviendra, sans doute, & je veux absolument que vous la méprisiez, quand vous la trouverez, je veux qu'elle vous fasse peur.

MESRIN.

Elle doit être horrible.

ADINE.

Elle s'appelle..., attendez, elle s'appelle....

CARISE.

Eglé.

ADINE.

Oüi, c'est une Eglé : voici à présent comme elle est faite : c'est un visage fâché, renfrogné qui n'est pas noir comme celui de Carise, qui n'est pas blanc comme le mien non plus, c'est une couleur qu'on ne peut pas bien dire.

MESRIN.

Et qui ne plaît pas.

ADINE.

Oh, point du tout, couleur indifférente, elle a des yeux ; comment vous dirais-je, des yeux qui ne font pas plaisir, qui regardent, voilà tout, une bouche ni grande ni petite, une bouche qui lui sert à parler, une figure toute droite, toute droite, & qui seroit pourtant à peu près comme la nôtre si elle étoit bien faite, qui a des mains qui vont & qui viennent, des doigts longs & maigres, je pense avec une voix rude & aigre, oh vous la reconnoîtrez bien.

MESRIN.

Il me semble que je la vois, laissez moi

faire, il faut la renvoyer dans un autre monde, après que je l'aurai bien mortifié.

ADINE.

Bien humiliée, bien désolée.

MESRIN.

Et bien mocquée, oh ne vous embarrassés pas, & donnez-moi cette main.

ADINE.

Eh prenez-là, c'est pour vous que je l'ai.

MESRIN *baïse sa main.*

CARISE.

Allons, tout est dit, partons.

ADINE.

Quand il aura achevé de baiser ma main.

CARISE *lui ôtant la main.*

Laissez-là donc Mesrin, je suis pressée.

ADINE.

Adieu tout ce que j'aime, je ne serai pas long-tems, songez à ma vengeance,

MESRIN.

Adieu tout mon charme, je suis furieux.

SCENE XIII.

MESRIN, AZOR.

MESRIN, *les premiers mots seul répétant le portrait.*

UNe couleur ni noire ni blanche, une figure toute droite, une bouche qui parle... où pourrois-je la trouver, (*voyant Azor*) mais j'apperçois quelqu'un, c'est une personne comme moi, seroit-ce Eglé; non, car elle n'est point difforme.

AZOR *le considérant.*

Vous êtes pareille à moi, ce me semble.

MESRIN.

C'est ce que je pensois.

AZOR.

Vous êtes donc un homme.

MESRIN.

On m'a dit que ouy.

AZOR.

On m'en a dit de moi tout autant.

MESRIN.

On vous a dit: est-ce que vous connoissez des personnes?

AZOR.

Oh ouy, je les connois toutes, deux noires & une blanche.

MESRIN.

Moi, c'est la même chose, d'où venez-vous ?

AZOR.

Du monde.

MESRIN.

Est-ce du mien ?

AZOR.

Ah, je n'en sçai rien, car il y en tant,

MESRIN.

Qu'importe, votre mine me convient, mettez votre main dans la mienne, il faut nous aimer.

AZOR.

Ouy-dà, vous me réjouissez, je me plais à vous voir, sans que vous ayez de charmes.

MESRIN.

Ni vous non plus, je ne me soucie pas de vous, sinon que vous êtes bon-homme.

AZOR.

Voilà ce que c'est, je vous trouve de même, un bon camarade, moi un autre bon camarade, je me mocque du visage.

MESRIN.

Eh, quoi donc, c'est par la bonne humeur que je vous regarde; à propos, prenez-vous vos repas?

AZOR.

Tous les jours.

MESRIN.

Eh bien, je les prens aussi, prenons-les ensemble pour notre divertissement, afin de nous tenir gaillards, allons, ce sera pour tantôt, nous rirons, nous sauterons: n'est-il pas vrai, j'en saute déja.

Il saute.

AZOR. *Il saute aussi.*

Moi de même, & nous serons deux, peut-être quatre, car je le diray à ma blanche qui a un visage: il faut voir, ah ah, c'est elle qui en a un qui vaut mieux que nous deux.

MESRIN.

Oh, je le crois, camarade, car vous n'êtes rien du tout, ni moi non plus

auprès d'un autre mine que je connois ; que nous mettrons avec nous, qui me transporte, & qui a des mains si douces, si blanches, qu'elle me laisse tant baiser.

AZOR.

Des mains, camarades est-ce que ma blanche n'en a pas aussi qui sont célestes ; & que je caresse tant qu'il me plaît, je les attens.

MESRIN.

Tant mieux, je viens de quitter les miennes, & il faut que je vous quitte aussi pour une petite affaire, restez ici jusqu'à ce que je revienne avec mon Adine, & sautons encore pour nous réjouir de l'heureuse rencontre, *ils sautent tous deux en riant*, ha, ha, ha.

SCENE XIV.

AZOR, MESRIN, EGLE'.

EGLE', *s'approchant.*

QU'est-ce que c'est que cela qui plait tant.

MESRIN *la voyant.*

Ah le bel objet qui nous écoute.

AZOR.

C'eſt ma blanche, c'eſt Eglé.

MESRIN *à part.*

Eglé, c'eſt-là ce viſage fâché.

AZOR.

Ah que je ſuis heureux.

EGLE' *s'approchant.*

C'eſt donc une nouvelle amie qui nous a apparue tout d'un coup.

AZOR.

Oui c'eſt un camarade que j'ai fait, qui s'appelle homme, & qui arrive d'un monde ici près.

MESRIN.

Ah qu'on a de plaiſir dans celui-ci.

EGLE'.

En avez vous plus que dans le vôtre?

MESRIN.

Oh je vous aſſure.

EGLE'.

Eh bien l'homme, il n'y a qu'à y reſter.

AZOR.

C'eſt ce que nous diſions, car il eſt tout à fait bon & joyeux, je l'aime, non pas comme j'aime ma raviſſante Eglé que j'adore, au lieu qu'à lui je n'y prens ſeulement

pas garde, il n'y a que sa compagnie que je cherche pour parler de vous, de votre bouche de vos yeux, de vos mains, après qui je languissois, *il lui baise une main*;

MESRIN *lui prend l'autre main*.

Je vais donc prendre l'autre, *il baise cette main, Eglé rit & ne dit mot.*

AZOR *lui reprenant cette main*;

Oh doucement, ce n'est pas ici votre blanche, c'est la mienne, ces deux mains sont à moi, vous n'y avez rien.

EGLE.

Ah, il n'y a pas de mal; mais à propos; allez-vous en Azor, vous sçavez bien que l'absence est nécessaire, & il n'y a pas assez long-tems que la nôtre dure.

AZOR.

Comment il y a je ne sçais combien d'heures que je ne vous ai vûe.

EGLE.

Vous vous trompez, il n'y a pas assez long-tems, vous dis-je, je sçais bien compter, & ce que j'ai résolu je veux le tenir.

AZOR.

Mais vous allez rester seule.

EGLE,

EGLÉ.

Eh bien, je m'en contenterai.

MESRIN.

Ne la chagrinez pas camarade.

AZOR.

Je crois que vous vous fâchez contre moi.

EGLÉ.

Pourquoi m'obstinez-vous, ne vous a-t'on pas dit qu'il n'y a rien de si dangereux que de nous voir.

AZOR.

Ce n'est peut-être pas la vérité.

EGLÉ.

Et moi je me doute que ce n'est pas un mensonge. *Carise paroit ici dans l'éloignement & écoute.*

AZOR.

Je pars donc pour vous complaire, mais je serai bientôt de retour, allons, camarade, qui avez affaire, venez avec moi pour m'aider à passer le tems.

MESRIN.

Oui, mais. . . .

EGLÉ, *souriant.*

Quoi.

MESRIN.

C'est qu'il y a long-tems que je me promene.

EGLE'.

Il faut qu'il se repose.

MESRIN.

Et j'aurois empêché que la belle femme ne s'ennuye.

EGLE'.

Oui, il empêcheroit.

AZOR.

N'a-t'elle pas dit qu'elle vouloit être seule, sans cela je la desennuirois encore mieux que vous. Partons.

EGLE', *à part & de dépit.*

Partons.

SCENE XV.

CARISE, EGLE'.

CARISE *approche & regarde Eglé qui rêve.*

A Quoi rêvez-vous donc ?

EGLE'.

Je rêve que je ne suis pas de bonne humeur.

CARISE.

Avez-vous du chagrin.

EGLE'.

Ce n'eſt pas du chagrin non plus, c'eſt de l'embarras d'eſprit.

CARISE.

D'où vous vient-il ?

EGLE'.

Vous nous diſiez tantôt qu'en fait d'amitié on ne ſçait ce qui peut arriver.

CARISE.

Il eſt vrai.

EGLE'.

Eh bien je ne ſçais ce qui m'arrive.

CARISE.

Mais qu'avez-vous ?

EGLE'.

Il me ſemble que je ſuis fâchée contre moi, que je ſuis fâchée contre Azor, je ne ſçai à qui j'en ai.

CARISE.

Pourquoi fâchée contre vous.

EGLE'.

C'eſt que j'ai deſſein d'aimer toujours Azor, & j'ai peur d'y manquer.

CARISE.

Seroit-il possible ?

EGLE'.

Oui, j'en veux à Azor ; parce que ses manieres en sont causes.

CARISE.

Je soupçonne que vous lui cherchez querelle.

EGLE'.

Vous n'avez qu'à me répondre toujours de même, je serai bientôt fâchée contre vous aussi.

CARISE.

Vous êtes en effet de bien mauvaise humeur, mais que vous a fait Azor ?

EGLE'.

Ce qu'il m'a fait, nous convenons de nous séparer, il part & il revient sur le champ, il voudroit toujours être là ; à la fin ce que vous lui avez predit lui arrivera.

CARISE.

Quoi, que vous cesserez de l'aimer.

EGLE'.

Sans doute ; si le plaisir de se voir s'en va quand on le prend trop souvent, est-ce ma faute à moi ?

CARISE.

Vous nous avez soutenu que [illegible] pouvoit pas.

EGLE'.

Ne me chicanez donc pas ; que sçavois-je, je l'ai soutenu par ignorance.

CARISE.

Eglé, ce ne peut pas être son trop d'empressement à vous voir qui lui nuit auprès de vous, il n'y a pas assez long-tems que vous le connoissez.

EGLE'.

Pas mal de tems, nous avons déja eu trois conversations ensemble, & apparemment que la longueur des entretiens est contraire.

CARISE.

Vous ne dites pas son véritable tort, encore une fois.

EGLE'.

Oh il en a encore un & même deux, il en a je ne sçais combien, premierement, il m'a contrariée, car mes mains sont à moi je pense, elles m'appartiennent, & il défend qu'on les baise.

CARISE.

Et qui est-ce qui a voulu les baiser.

EGLE'.

Un camarade qu'il a découvert tout nouvellement, & qui s'appelle homme.

CARISE.

Et qui est aimable.

EGLE'.

Oh, charmant, plus doux qu'Azor & qui proposoit aussi de demeurer pour me tenir compagnie, & ce fantasque d'Azor ne lui a permis ni la main ni la compagnie, l'a querellé, & l'a emmené brusquement, sans consulter mon désir : ha ha, je ne suis donc pas sa Maîtresse, il ne se fie donc pas à moi, il a donc peur qu'on ne m'aime.

CARISE.

Non, mais il a craint que son camarade ne vous plût.

EGLE'.

Eh bien il n'a qu'à me plaire davantage, car à l'égard d'être aimée, je suis bien aise de l'être, je le déclare, & au lieu d'un camarade en eut-il cent, je voudrois qu'ils m'aimassent tous, c'est mon plaisir ; il veut que ma beauté soit pour lui tout seul, & moi je prétens qu'elle soit pour tout le monde.

CARISE.

Tenez, votre dégoût pour Azor ne vient pas de tout ce que vous dites là, mais de ce que vous aimez mieux à présent son camarade que lui.

EGLE'.

Croyez-vous, vous pouriez bien avoir raison.

CARISE.

Eh dites-moi ne rougissez vous pas un peu de votre inconstance.

EGLE'.

Il me paroît que oui, mon accident me fait honte, j'ai encore cette ignorance-là.

CARISE.

Ce n'en est pas une, vous aviez tant promis de l'aimer constamment.

EGLE'.

Attendez, quand je l'ai promis, il n'y avoit que lui, il falloit donc qu'il resta seul, le camarade n'étoit pas de mon compte.

CARISE.

Avouez que ces raisons là ne sont point bonnes, vous les aviez tantôt réfutées d'avance.

EGLE'.

Il eſt vrai que je ne les eſtime pas beaucoup; il y en a pourtant une excellente, c'eſt que le camarade vaut mieux qu'Azor.

CARISE.

Vous vous méprenez encore là-deſſus, ce n'eſt pas qu'il vaille mieux, c'eſt qu'il a l'avantage d'être nouveau venu.

EGLE'.

Mais cet avantage là eſt conſiderable, n'eſt-ce rien que d'être nouveau venu? n'eſt-ce rien que d'être un autre? cela eſt fort joli au moins, ce ſont des perfections qu'Azor n'a pas.

CARISE.

Ajoutez que ce nouveau venu vous aimera.

EGLE'.

Juſtement, il m'aimera je l'eſpere, il a encore cette qualité là.

CARISE.

Au lieu qu'Azor n'en eſt pas à vous aimer.

EGLE'.

Eh non, car il m'aime déja.

CARISE.

Quels étranges motifs de changement!

je gageroi bien que vous n'en êtes pas contente.

EGLE'.

Je ne suis contente de rien, d'un côté le changement me fait peine, de l'autre il me fait plaisir, je ne puis pas plus empêcher l'un que l'autre; ils sont tous deux de consequence; auquel des deux suis-je le plus obligée; faut-il me faire de la peine? faut-il me faire du plaisir? je vous défie de le dire.

CARISE.

Consultés votre bon cœur, vous sentirez qu'il condamne votre inconstance.

EGLE'.

Vous n'écoutez donc pas; mon bon cœur le condamne, mon bon cœur l'approuve, il dit oui, il dit non, il est de deux avis, il n'y a donc qu'à choisir le plus commode.

CARISE.

Sçavez-vous le parti qu'il faut prendre; c'est de fuir le camarade d'Azor, allons, venez, vous n'aurez pas la peine de combattre.

EGLE' *voyant venir Mesrin.*

Oui, mais nous fuyons bien-tard;

voilà le combat qui vient, le camarade arrive.

CARISE.

N'importe, efforcez-vous, courage; ne le regardez pas.

SCENE XVI.

MESROU *de loin voulant retenir Mesrin qui se dégage.* EGLE', CARISE.

MESROU.

Il s'échape de moi, il veut être inconstant, empêchez-le d'approcher.

CARISE *à Mesrin.*

N'avancez pas ?

MESRIN.

Pourquoi ?

CARISE.

C'est que je vous le défens; Mesrou & moi nous devons avoir quelqu'autorité sur vous, nous sommes vos Maîtres.

MESRIN *se révoltant.*

Mes Maistres, qu'est-ce que c'est qu'un maistre ?

CARISE.

Eh bien, je ne vous le commande plus, je vous en prie & la belle Eglé joint sa priere à la mienne.

EGLE'.

Moi, point du tout, je ne joint point de priere.

CARISE *à Eglé à part.*

Retirons-nous, vous n'êtes pas encore sûre qu'il vous aime.

EGLE'.

Oh! je n'espere pas le contraire, il n'y a qu'à lui demander ce qui en est. Que souhaitez-vous le joli camarade.

MESRIN.

Vous voir, vous contempler, vous admirer, vous appeller mon ame.

EGLE'.

Vous voyez bien qu'il parle de son ame; est-ce que vous m'aimez?

MESRIN.

Comme un perdu.

EGLE'.

Ne l'avois-je pas bien dit.

MESRIN.

M'aimés vous aussi?

EGLE'.

Je voudrois bien m'en dispenser si je le pouvois, à cause d'Azor qui compte sur moi.

MESROU.

Mesrin imitez Eglé, ne soyez point infidele.

EGLE'.

Mesrin, l'Homme s'appelle Mesrin.

MESRIN.

Eh, oui.

EGLE'.

L'ami d'Adine.

MESRIN.

C'est moi qui l'étois, & qui n'ai plus besoin de son Portrait.

EGLE' *le prend.*

Son portrait, & l'ami d'Adine, il a encore ce merite-la; ah ah, Carise, voila trop de qualités, il n'y a pas moyen de résister: Mesrin, venez que je vous aime.

MESRIN.

Ah, délicieuse main que je possede.

EGLE'.

L'incomparable ami que je gagne.

MESROU.

MESROU.

Pourquoi quitter Adine, avêz-vous à vous plaindre d'elle.

MESRIN.

Non, c'eft ce beau vifage là qui veut que je la laiffe.

EGLÉ.

C'eft qu'il a des yeux, voila tout.

MESRIN.

Oh pour infidéle je le fuis, mais je n'y fçaurois que faire.

EGLÉ.

Oui, je l'y contrains, nous nous contraignons tous deux.

CARISE.

Azor & elle vont être au defefpoir.

MESRIN.

Tampis.

EGLÉ.

Quel remede ?

CARISE.

Si vous voulez, je fçais le moyen de faire ceffer leur affliction avec leur tendreffe.

MESRIN.

Eh bien faites.

EGLÉ.

Eh non, je serai bien aise qu'Azor me regrette moi ; ma beauté le mérite, il n'y a pas de mal aussi qu'Adine soupire un peu pour lui apprendre à se méconnoître.

SCENE XVII.

MESRIN, EGLÉ, CARISE, AZOR, MESROU.

MESROU.

Voici Azor.

MESRIN.

Le camarade m'embarrasse, il va être bien étonné.

CARISE.

A sa contenance, on diroit qu'il devine le tort que vous lui faites.

EGLÉ.

Oui, il est triste, ah, il y a bien dequoi

AZOR *s'avance honteux.*

continue.

Estes-vous bien fâché Azor.

AZOR.

Oui, Eglé.

EGLE.

Beaucoup.

AZOR.

Assurément.

EGLE.

Il y paroît, eh comment sçavez-vous que j'aime Mesrin.

AZOR *étonné*.

Comment.

MESRIN.

Oui, Camarade.

AZOR.

Eglé vous aime, elle ne se soucie plus de moi.

EGLE.

Il est vrai.

AZOR, *gay*.

Eh tant mieux, continuez, je ne me soucie plus de vous non plus, attendez-moi, je reviens.

EGLE.

Arrêtez-donc, que voulez vous dire; vous ne m'aimez plus, qu'est-ce que cela signifie?

AZOR, *en s'en allant*.

Tout à l'heure, vous sçaurez le reste.

SCENE XVIII.

MESROU, CARISE, EGLÉ, MESRIN.

MESRIN.

Vous le rappellez je pense, eh d'où vient, qu'avez-vous affaire à lui, puisque vous m'aimez.

EGLÉ.

Eh laissez-moi faire, je ne vous en aimerez que mieux, si je puis le ravoir, c'est seulement que je ne veux rien perdre.

CARISE & MESROU. *riant.*

Hé, hé, hé, hé.

EGLÉ.

Le beau sujet de rire.

SCENE XIX.

MESROU, CARISE, EGLÉ, MESRIN, ADINE.

ADINE, *en riant.*

Bon jour, la belle Eglé, quand vous voudrez vous voir adressez-vous à moi,

J'ai votre portrait, on me la cedé.

EGLÉ, *lui jettant le sien.*

Tenez, je vous rends le votre, qui ne vaut pas la peine que je le garde.

ADINE.

Comment, Mesrin, mon portrait, & comment l'a-t-elle.

MESRIN.

C'est que je l'ai donné.

EGLÉ.

Allons, Azor, venez que je vous parle.

MESRIN.

Que vous lui parliez. Et moi.

ADINE.

Passez ici Mesrin, que faites vous-là, vous extravaguez je pense.

SCENE DERNIERE.

MESROU, CARISE, EGLÉ, MESRIN, LE PRINCE, HERMIANNE, ADINE, MESLIS, DINA.

HERMIANNE *entrant avec vivacité.*

NOn, laissez-moi, Prince ; je n'en veux pas voir d'avantage; cette Adine & cette Eglé me sont insuportables, il faut que le sort soit tombé sur ce qu'il y aura jamais de plus haïssable parmi mon sexe.

EGLÉ.

Qu'est-ce que c'est que toutes ces figures-là, qui arrivent en grondant, je me sauve. *Ils veulent tous fuir.*

CARISE.

Demeurez tous, n'ayez point de peur, voici de nouveaux camarades qui viennent, ne les épouvantez point & voyons ce qu'ils pensent.

MESLIS *s'arrêtant au milieu du Théâtre.*

Ah ! chere Dina que de personnes

DINA.

Oui, mais nous n'avons que faire d'elle.

MELIS.

Sans doute, il n'y en a pas une qui vous ressemble. Ah c'est vous Carise & Mesrou, tout cela est-il hommes ou femmes.

CARISE.

Il y a autant de femmes que d'hommes, voila les unes & voici les autres; voyez Melis, si parmi les femmes vous n'en verriez pas quelqu'unes qui vous plairoit encore plus que Dina, on vous la donneroit.

EGLÉ.

J'aimerois bien son amitié.

MELIS.

Ne l'aimez point, car vous ne l'aurez pas.

CARISE.

Choisissez en une autre.

MELIS.

Je vous remercie, elles ne me déplaisent point, mais je ne me soucie pas d'elles il n'y a qu'une Dina dans le monde.

DINA, *jettant son bras sur le sien.*

Que c'est bien dit.

CARISE.

Et vous, Dina, examinez.

DINA *le prenant par dessous le bras.*

Tout est vû, allons nous-en.

HERMIANNE.

L'aimable enfant, je me charge de sa fortune.

LE PRINCE.

Et moi de celle de Melis.

DINA.

Nous avons assez de nous deux.

LE PRINCE.

On ne vous séparera pas, allez, Carise, qu'on les mettes à part, & qu'on place les autres suivant mes ordres. *Et à Hermianne.* Les deux sexes n'ont rien à se reprocher, Madame, Vices & Vertus, tout est égal entr'eux.

HERMIANNE.

Ah, je vous prie, mettez-y quelque difference, votre sexe est d'une perfidie horrible, il change à propos de rien sans chercher même de prétexte.

LE PRINCE.

Je l'avoue, le procedé du votre est du moins plus hypocrite, & par là plus décent, il fait plus de façon avec sa conscience que le notre.

HERMIANNE.

Croyez-moi, nous n'avons pas lieu de plaisanter. Partons.

FIN.

CATALOGUE

Des Piéces de Théâtre qui se trouvent chez le même Libraire.

PAMELA en France, ou la Vertu mieux éprouvée, *en trois actes*.
La Fête d'Auteuil ou la Fausse méprise, *en trois actes*.
Le Sage étourdi, *en trois actes*.
La Folie du jour, *en un acte*.
Le Médecin par occasion, *en cinq actes*.
Le Plagiaire, *en trois actes*.
La Famille, *en un acte*.
Les Acteurs déplacés, *en un acte*.
La Coquette fixée, *en trois actes*.
Le Roman, *en trois actes*.
La Dispute, *en un acte*.
Le Préjugé vaincu, *en un acte*.
Le Prince de Suresne, *en un acte*.
Alzayde, *Tragedie*, en cinq actes.

Le Fleuve Scamandre,
Les Effets du hazard,
La Nymphe des Thuilleries,
L'Amour imprévu,
Le Magazin des Modernes,
} *Opera Comiques en un Acte*.

La Boucle de Cheveux enlevée, Poëme Heroi-Comique, composé en Anglois par M. Pope, & nouvellement traduit en Vers François.

APROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier une Comedie de M. de Marivaux, qui a pour titre la Dispute, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 25. Octobre 1746. *signé*, MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé JACQUES CLOUSIER, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public deux Comedies, qui ont pour titre, l'une, *le Préjugé vaincu*, & l'autre *la Dispute*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires, A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdites Comedies en un ou plusieurs

volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre; faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelle, que l'impression desdites Comedies sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdites Comedies seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donné ès mains de notre très-cher & féal le Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacune dans notre Biblioteque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesseau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait au



cun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Comedies foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander d'autre permission, & nonobstant clameur de haro, chartre Normande, & Lettres à ce contraire; CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-troisieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cens quarente-six, & de notre Regne le trente-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé SAINSON.

Registré sur le Registre de la Communauté Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. Fol. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1743. A Paris le Janvier 1747.

Signé G. CAVELIER, pere, *Syndic.*

